

SOUS LA DIRECTION DE CATHERINE HALPERN



Identité(s)

L'individu, le groupe, la société



SOUS LA DIRECTION DE CATHERINE HALPERN

Identité(s)

L'individu, le groupe, la société



Couverture: ©SIS-Getty images.

RETROUVEZ NOS OUVRAGES SUR :
www.scienceshumaines.com
editions.scienceshumaines.com

Diffusion : Volumen

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement, par photocopie ou tout autre moyen, le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français du droit de copie.

© **Sciences Humaines Éditions, 2016**
38, rue Rantheaume
BP 256, 89004 Auxerre Cedex
Tél.: 03 86 72 07 00/Fax: 03 86 52 53 26
ISBN 9782361063306

INTRODUCTION

L'IDENTITÉ. HISTOIRE D'UN SUCCÈS

Pourquoi parle-t-on tant d'identité aujourd'hui, à tel point qu'on juge parfois la notion galvaudée? Pour le comprendre, il est utile de revenir sur l'histoire de son appropriation par les sciences humaines. La diffusion massive dans les années 1960 aux États-Unis de la notion d'identité apparaît comme le reflet d'un contexte particulier, la montée en puissance des minorités, mais également d'une tendance lourde de la modernité, l'affirmation de l'individu.

Quand la notion d'identité apparaît-elle massivement dans la pensée occidentale et dans quels contextes? Question saugrenue, pourrait-on penser. L'identité semble être une de ces notions sans histoire. Considérée comme une propriété abstraite, par exemple dans un sens arithmétique ou métaphysique, elle remonte aux origines de la pensée. Les philosophes présocratiques, tels Parménide ou Héraclite, n'ont cessé d'être taraudés par la question du même et de l'autre. Comment concilier changement et identité? Pour Parménide, et à sa suite la tradition dite éléatique, il est difficile de penser le changement. Car si A n'est plus ce qu'il était, A est-il encore A? Pour Héraclite, au contraire, tout est en perpétuel mouvement. On connaît sa célèbre formule: « On ne peut pas entrer deux fois dans le même fleuve¹. » La notion d'identité, on le voit, a alors une extension très générale et excède largement la question de l'identité humaine. Le problème est tout autant de savoir comment un bateau qu'on restaure ou l'individu Socrate peut être dit le même à travers le changement. La problématisation contemporaine de l'identité ne provient sans doute pas de la tradition métaphysique.

1- Héraclite, *Fragments*, Puf, 1986.

Plus de vingt siècles plus tard, la question se précise. On commence enfin à se rapprocher de ce qui interroge actuellement les sciences humaines et sociales avec la manière dont les empiristes aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècle, John Locke et David Hume en tête, posent le problème de l'identité personnelle². Comment penser l'unité du moi dans le temps ? Suis-je la même personne qu'il y a vingt ans ? J. Locke propose de résoudre la question de l'identité personnelle par la mémoire : si je suis la même personne qu'il y a vingt ans, c'est parce que j'ai le souvenir des différents états de ma conscience. La solution tout comme le problème sont cruciaux mais demeurent cantonnés à la philosophie. Au fond, l'identité personnelle reste une question technique de philosophes, par quoi il faut entendre une question un peu tirée par les cheveux. Pour le commun des mortels, oui, je suis le même qu'il y a deux ans et cela va de soi. Mais les sciences cognitives se réapproprient la problématique de J. Locke et lui redonneront une acuité particulière. Reste que là n'est pas non plus l'origine à proprement parler de l'introduction dans les sciences humaines et sociales de la notion d'identité.

Erik Erikson, le père de l'identité

C'est le psychologue Erik Erikson qui joue un rôle central dans la mise en circulation du terme et dans sa popularisation dans les sciences humaines. En 1933, E. Erikson, psychanalyste de formation, quitte Vienne, où il a suivi les enseignements d'Anna Freud, pour les États-Unis. Il y découvre les travaux en anthropologie de l'école culturaliste qui vont l'amener à faire évoluer les bases de la théorie freudienne vers les sciences sociales. En effet, l'école « Culture et personnalité », avec des anthropologues comme Abram Kardiner ou Margaret Mead, travaille sur le lien entre les modèles culturels d'une société donnée et les types de personnalité des individus qui la composent. Pendant les années 1930, E. Erikson va alors travailler dans les réserves indiennes sioux du Dakota du Sud et dans la tribu Yurok de la Californie du Nord et réfléchit sur le « déracinement » de ces Indiens confrontés à la modernité. En 1950, il publie *Enfance et Société* où il tente de dépasser la théorie freudienne en mettant davantage l'accent sur le rôle des interactions sociales dans

2- Voir ci-après l'article de S. Chauvier : « La question philosophique de l'identité personnelle », pp. 19-26.

la construction de la personnalité. Selon lui, l'identité personnelle se développe tout au long de la vie à travers huit phases auxquelles correspondent huit âges dans le cycle de la vie. La « crise d'identité » (c'est E. Erikson qui forge cette expression que l'on trouve maintenant partout) correspond à un tournant dans le développement de l'identité: la plus notable est celle qui se produit à l'adolescence mais qui peut également se reproduire plus tard lors de difficultés particulières dans l'existence. Reste qu'au départ, le travail d'E. Erikson n'est guère connu que des professionnels de la psychologie. C'est à la fin des années 1950 qu'il touche un public plus large et surtout en 1963 avec la réédition de *Enfance et Société*.

Les autres voies de diffusion

Tout cela est plutôt bien connu et tout le monde s'entend à peu près pour faire d'E. Erikson le père de l'identité au sens moderne. Mais comme le montre l'historien Philip Gleason³ dans l'histoire sémantique de l'identité qu'il propose, il faut également repérer d'autres voies de diffusion du concept *via* la réappropriation, en dehors du contexte psychanalytique, de la notion d'« identification » (laquelle désignait chez Sigmund Freud le processus par lequel l'enfant s'assimile à des objets ou des personnes extérieures). D'une part, la publication en 1954 d'un ouvrage influent du psychologue Gordon W. Allport, *The Nature of Prejudice*, lie pour la première fois l'identification à l'ethnicité. D'autre part, l'identification se trouve liée à la sociologie par la théorie des rôles mais aussi par la théorie du groupe de référence. C'est ainsi que, au début des années 1950, Nelson N. Foote explique par l'identification l'appropriation par un individu d'une identité ou d'une série d'identités. L'identification est selon lui le processus qui permet de comprendre pourquoi nous cherchons à jouer un certain rôle. La théorie du groupe de référence (qui désigne le groupe auquel l'individu s'identifie et emprunte ses normes et ses valeurs sans qu'il en soit nécessairement le membre) gagne une certaine notoriété dans la communauté sociologique, notamment sous l'impulsion de Robert K. Merton, et contribuera également à populariser la terminologie de l'identité. Or, ces deux nouvelles théories

3- « Identifying Identity: A Semantic History », *The Journal of American History*, vol. LXIX, n° 4, mars 1983.

prennent une importance significative dans le champ de la sociologie et de la psychologie sociale dans les années 1950. Mais c'est surtout par l'entremise de l'interactionnisme symbolique que la notion d'identité acquiert une place déterminante dans le vocabulaire de la sociologie. Cette école travaille précisément sur la manière dont les interactions sociales, à travers des systèmes symboliques partagés, forgent la conscience qu'a l'individu de lui-même. Voilà qui est au cœur même de la problématique de l'identité. Pourtant, dans un premier temps, les interactionnistes n'utilisent pas le mot. Cela s'explique aisément : les pères fondateurs de la démarche, Charles Horton Cooley et George Herbert Mead, avaient en effet parlé de « soi », et c'est le terme qui prévaut chez les interactionnistes jusque dans les années 1960. L'interactionnisme symbolique passe de la terminologie du soi à celle de l'identité en 1963 avec la publication par Erving Goffman, l'un de ses chefs de file, de *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*⁴. Cette même année, Peter Berger popularise également la notion d'identité dans son *Invitation à la sociologie*⁵ en lui accordant une place importante dans la présentation qu'il fait des théories des rôles et du groupe de référence ou dans l'approche phénoménologique qu'il développe.

La montée des identités

C'est donc dans les années 1960, aux États-Unis, que se diffuse le terme d'identité dans les sciences sociales. Rapidement, son emploi est devenu si large et du coup si lâche qu'il devient dès lors impossible, d'après P. Gleason, de déterminer pour chaque emploi à quelle conception de l'identité le terme fait référence. Le contexte politique aux États-Unis va renforcer davantage encore la terminologie identitaire, l'imposant tout autant dans le vocabulaire médiatique que dans l'analyse sociale et politique. En effet, la fin des années 1960 voit l'affirmation de la minorité afro-américaine, notamment avec la naissance des Black Panthers en 1966. Dans le sillage du mouvement afro-américain, d'autres minorités vont elles aussi revendiquer la reconnaissance de leur spécificité.

4- E. Goffman, « Stigmate et identité sociale », dans *Stigmate, les usages sociaux des handicaps*, Minuit, 1975 [1963].

5- P. Berger, *Invitation To Sociology. A Humanistic Perspective*, Penguin, 1988 [1963].

Cette conjoncture va marquer un véritable « tournant identitaire » dans les années 1970. Comme le note le sociologue américain Rogers Brubaker⁶, « l'expérience qu'ont faite les Afro-Américains de la "race" comme catégorisation imposée en même temps que comme auto-identification a été déterminante non seulement à l'intérieur de ses propres limites, mais aussi en tant que modèle pour les revendications identitaires de toutes sortes, de celles qui concernent le sexe ou l'orientation sexuelle à celles qui sont fondées sur l' "appartenance ethnique" ou la "race" ». Institutionnellement dans le champ des sciences humaines, ces revendications se traduisent dans l'université américaine par la création de départements aussi divers que les *Afro-American Studies* (au départ appelé *Black Studies*), les *Women's et Gay's Studies*, les *Chicano Studies* ou les *Jewish Studies*. L'identité minoritaire apparaît pour ces champs d'étude comme la donnée première. Les études postcoloniales, avec des penseurs comme Edward Saïd ou Gayatri Spivak, vont pour leur part interroger les identités hybrides, mêlées, qu'a pu créer l'histoire coloniale. Le sentiment d'appartenance identitaire ne faiblit pas dans les années 1990. Todd Gitlin⁷ cite des statistiques éloquentes : entre 1980 et 1990, le nombre d'Américains à se déclarer officiellement « amérindiens » augmente de 255 % et ils sont sur la même période également vingt fois plus nombreux à se déclarer cajuns ! Dans ce va-et-vient entre revendications identitaires et analyses des médias ou des sciences humaines, difficile de savoir où sont la cause et l'effet : le discours académique et médiatique reflète sans doute autant une situation qu'il ne contribue à la créer. L'identité est en tout cas devenue incontournable aussi bien dans les recherches sur l'immigration, le nationalisme, la religion ou les *gender studies* que dans les travaux sur l'ethnicité.

Si, dans les sciences sociales, c'est aux États-Unis qu'apparaît et se diffuse le terme, l'Europe n'est pas en reste, même si c'est sans doute avec un certain décalage que l'identité devient là aussi une notion cardinale. La spécificité de l'histoire américaine et notamment le poids de ses minorités résultant des multiples vagues de migration sont bien sûr déterminants. Mais il y a sans doute éga-

6- R. Brubaker, « Au-delà de l' "identité" », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 139, septembre 2001.

7- *The Twilight of Common Dreams. Why America Is Wracked by Culture Wars*, Owllet, 1996.

lement des raisons proprement politiques dont les incidences sur les sciences sociales sont elles aussi importantes. En effet, selon R. Brubaker: « La prolifération des revendications identitaires fut facilitée par la relative faiblesse institutionnelle des partis de gauche aux États-Unis et par la faiblesse concomitante de l'analyse sociale et politique en termes de classe. Sans ignorer que l'on peut très bien considérer la classe sociale elle-même comme une identité, il reste que la faiblesse de la politique de classes aux États-Unis (par rapport à l'Europe de l'Ouest) a constitué un terrain particulièrement propice et laissé le champ libre à la multiplication des revendications identitaires. » Cette idée est séduisante et expliquerait pourquoi la notion d'identité est apparue cruciale d'abord aux États-Unis avant de le devenir en Europe. On peut alors à juste titre supposer qu'il existe un lien entre la montée en Europe du discours identitaire dans les sciences sociales et le recul d'une vision plus marxiste du social⁸. D'autant que ce déclin a été renforcé au niveau politique par la chute du communisme, à laquelle a fait suite la montée des nationalismes en Europe. Si l'analyse en termes de classes demeure, elle apparaît souvent comme l'une des données, l'une des composantes de l'identité. C'est pourquoi du reste la sociologie anglo-saxonne utilise la triade « classe, genre, race » pour penser les divisions sociales. Reste qu'à trop insister sur la question de la reconnaissance des identités, le risque est grand comme le pointe la philosophe Nancy Fraser⁹ de marginaliser les inégalités socio-économiques. « Pas de reconnaissance sans redistribution », ne cesse-t-elle de marteler. Si l'importance accordée à la domination culturelle et symbolique pèse fortement sur certains groupes comme les femmes et les minorités ethniques ou sexuelles, il ne faut pas pour autant oublier la domination économique.

8- L. Chauvel fournit des chiffres éloquentes sur ce recul, dans la sociologie, du concept de « classe ». « Entre 1970 et 1979, 3 % des thèses de sociologie comportaient le mot « classe », 1,5 % pendant la décennie 80, 1 % entre 1990 et 1995, dont un tiers concerne les classes d'école, naguère très minoritaires (fichier doctheses); plus finement l'année 1984 représente une rupture importante dans la série. Pour l'heure, en sociologie, le mot « classe » est daté, et semble être au purgatoire, d'une façon ou l'autre. » (*Le Destin des générations*, Puf, 1998, rééd. 2002).

9- N. Fraser, *Qu'est-ce que la justice sociale ? Reconnaissance et redistribution*, La Découverte, 2005.

Identité et modernité

Comment ne pas voir également dans le succès de la terminologie identitaire la traduction d'une tendance historique beaucoup plus générale et lourde : celle de l'affirmation de l'individu ? Telle est la thèse de nombreux chercheurs travaillant sur les spécificités de notre modernité. Le sociologue Jean-Claude Kaufmann note ainsi dans *L'Invention de soi*¹⁰ : « L'identité est un processus marqué historiquement et intrinsèquement lié à la modernité. L'individu intégré dans la communauté traditionnelle, tout en se vivant concrètement comme un particulier, ne se posait pas de problèmes identitaires tels que nous les entendons aujourd'hui. » Si nous sommes entrés dans l'ère des identités, c'est précisément parce qu'elles ne vont plus de soi, qu'elles sont protéiformes et à construire. Le sentiment de l'identité individuelle se diffuse progressivement au XIX^e siècle et le romantisme en est sans doute l'une de ses manifestations les plus vives. Mais cette « première modernité » ne posait pas avec acuité la question des identités, parce que celles-ci étaient encore assignées, « elles venaient d'en haut ». La première moitié du XX^e siècle ne diffère pas sur ce point. Les années 1960 constitueraient en revanche un véritable basculement, l'entrée dans ce qu'Anthony Giddens appelle la « modernité avancée »¹¹ qui se caractérise en effet par une réflexivité croissante des individus : ils ne cessent de s'interroger sur tout, ce qui rend leur action toujours plus incertaine. Pour J.-C. Kaufmann, là réside la clé de l'identité : « La réflexivité s'inscrit dans une logique d'ouverture ; elle brise les certitudes et remet en cause ce qui est tenu pour acquis. L'identité au contraire ne cesse de recoller les morceaux. Elle est un système permanent de clôture et d'intégration du sens, dont le modèle est la totalité¹². » Mais elle ne peut le faire que de manière provisoire.

Dans *Les Sources du moi*¹³, le philosophe canadien Charles Taylor s'attache aussi, mais d'une autre manière, à faire la genèse de l'identité moderne et de l'individualisme à travers l'histoire de la philosophie et des mentalités. Cette identité moderne s'appuie selon lui sur

10- J.-C. Kaufmann, *L'Invention de soi. Une théorie de l'identité*, Armand Colin, 2004.

11- A. Giddens parle de « modernité avancée » et non de « postmodernité », parce que cette nouvelle phase n'est pas selon lui en rupture avec la modernité mais en constitue une radicalisation.

12- J.-C. Kaufmann, *op. cit.*

13- C. Taylor, *Les Sources du moi*, Seuil, 1998 [1989].

trois aspects : l'invention de l'intériorité (saint Augustin, Montaigne, René Descartes puis J. Locke apparaissent à ce titre déterminants : l'homme a peu à peu appris à se concevoir comme un « moi » ayant une profondeur), l'affirmation de la vie ordinaire (le rôle du protestantisme est ici important en ce qu'il valorise la vie matérielle à travers le travail, la fabrication des biens nécessaires à la vie, la famille, le mariage...) et la sécularisation de la société. Mais selon C. Taylor, l'individualisme qui caractérise nos sociétés modernes ne doit pas pour autant briser les liens qui existent entre les individus.

Dangers identitaires

Le retour en force de l'individu, voilà ce que signerait donc la notion d'identité. Claude Lévi-Strauss, dans le séminaire sur l'identité qu'il dirige au Collège de France en 1974-1975, ne peut cacher son irritation vis-à-vis de ces penchants narcissiques dont il espère la fin prochaine : « La foi que nous mettons encore en elle (l'identité) pourrait n'être que le reflet d'un état de civilisation dont la durée aura été limitée à quelques siècles. Mais alors, la fameuse crise de l'identité dont on nous rebat les oreilles acquerait une tout autre signification. Elle apparaîtrait comme un indice attendrissant et puéril que nos petites personnes approchent du point où chacune doit renoncer à se prendre pour l'essentiel.¹⁴ » Le succès de l'identité marquerait en effet le retour en force du sujet dans les sciences sociales et humaines au détriment des structures qui le déterminent. L'individu primerait tout. Même si les recherches sur l'identité mettent souvent l'accent sur l'importance des institutions dans la construction identitaire, certains discours sur l'identité s'affranchissent aisément des contraintes sociales...

L'un des paradoxes de l'identité personnelle est précisément de s'exprimer par l'appartenance à des groupes et donc par le croisement d'identités collectives (je suis un homme, libraire, père de famille, militant politique, amateur d'opéra, d'origine italienne, etc.). Si la construction de l'identité passe par la hiérarchisation que fait chaque individu de ses multiples appartenances, reste que certaines identités collectives peuvent également le manipuler. En effet, au niveau collectif, les identités favorisent

14- C. Lévi-Strauss (dir.), *L'Identité*, Puf, 1995 [1977].

parfois des politiques réifiantes servies par des propos réactionnaires et mortifères. L'exemple des guerres en ex-Yougoslavie est en ce sens accablant comme peut l'être également le conflit rwandais dans son instrumentalisation d'identités construites. Comme le note Jean-François Bayart¹⁵, « il n'y a pas d'identité naturelle qui s'imposerait à nous par la force des choses. [...] Il n'y a que des stratégies identitaires, rationnellement conduites par des acteurs identifiables – les apparatchiks communistes serbes reconvertis en ultranationalistes, les extrémistes hutus rwandais, leurs milices respectives – et des rêves ou des cauchemars identitaires auxquels nous adhérons parce qu'ils nous enchantent ou nous terrorisent. »

Faut-il alors abandonner l'identité, terme auquel s'attacherait trop d'idéologie et dont on reproche le manque de clarté conceptuelle? Les critiques sont nombreuses. Être à la mode, « dans le vent », quoi de plus terrible pour un concept quel qu'il soit. Comme le notait l'historien Alfred Grosser en 1994 déjà: « Peu de mots sont autant galvaudés ces temps-ci que celui d'identité¹⁶. » Depuis, l'identité a pris toujours plus de place et avec elle une nébuleuse d'expressions employées parfois *ad nauseam* telles que « crise des identités », « recomposition des identités », « identités plurielles »... Le jugement de R. Brubaker est sans appel: « Les sciences sociales et humaines ont capitulé devant le mot “identité” »¹⁷, auquel il reproche une polysémie dangereuse. Cette catégorie « qui parle aux gens », qu'on utilise de plus en plus dans la vie quotidienne en parlant de soi ne devrait-elle pas être abandonnée par les sciences humaines au profit de concepts plus délimités et moins équivoques? J.-C. Kauffmann se pose la même question: dans le sens commun, l'identité tend à apparaître comme une essence, un donné, ce que justement récusent de plus en plus les recherches en sciences sociales qui toutes insistent au contraire sur le fait qu'elle est une construction. Difficile pourtant de se séparer d'un terme qui, dans toute son équivocité, n'en pose pas moins un problème social aigu: celui de l'articulation de l'individu aux groupes et à la société.

Catherine Halpern

15- J.-F. Bayart, *L'Illusion identitaire*, Fayard, 1996.

16- A. Grosser, « Les identités abusives », *Le Monde*, 28 janvier 1994.

17- R. Brubaker, *op. cit.*

L'INDIVIDU

LES FONDEMENTS DE L'IDENTITÉ PERSONNELLE

- La question philosophique de l'identité personnelle
(*Stéphane Chauvier*)
- La construction identitaire de l'individu
(*Edmond Marc*)
- Le soi en psychologie sociale (*Delphine Martinot*)
- Marquer sa différence (Entretien avec *Pierre Tap*)

STÉPHANE CHAUVIER

LA QUESTION PHILOSOPHIQUE DE L'IDENTITÉ PERSONNELLE

Le concept d'identité possède, dans la langue ordinaire, deux emplois principaux. On peut dire de deux choses distinctes – par exemple de deux automobiles – qu'elles sont identiques, signifiant par là qu'elles sont qualitativement indiscernables, que les caractéristiques de l'une sont aussi celles de l'autre. On parle dans ce cas d'identité qualitative. Mais on peut aussi dire d'un homme qui passe devant nous qu'il est identique à celui que nous avons vu passer hier sous un autre accoutrement. Ce qu'on veut dire alors n'est pas que ces deux hommes sont qualitativement indiscernables, mais bien plutôt que nous avons affaire à un seul et même homme, en dépit des aspects différents sous lesquels il se présente à nous. On parle cette fois d'identité numérique d'une chose à elle-même au travers du temps et de l'espace.

Le problème philosophique de l'identité personnelle, ce n'est évidemment pas celui de l'identité qualitative des personnes : car les personnes sont précisément des singularités qui, même dans le cas des vrais jumeaux, sont loin d'avoir toutes leurs caractéristiques physiques ou psychologiques en commun. Le problème de l'identité personnelle, c'est bien plutôt celui de l'identité numérique d'une seule et même personne au fil du temps et des changements qui l'affectent.

Identité et essence de la personne

Si le problème se pose, c'est d'abord parce qu'il existe un problème général de l'identité, au travers du temps, de toutes les choses qui subissent des changements : si l'on change successivement les quatre pieds d'une table ainsi que son plateau, a-t-on encore affaire à la même table ou à une nouvelle table ? Si toutes les cellules qui constituent un être vivant se régénèrent au cours de sa vie, comment peut-on dire que l'être vivant qui figure au

terme de ce processus est le même que celui du départ ? Résoudre ce problème général de l'identité « transtemporelle » des choses changeantes, c'est déterminer ce qui constitue l'essence individuelle de la chose, ce qu'elle ne peut pas cesser d'être sans cesser d'être la chose singulière qu'elle est. C'est cette essence individuelle ou *haecceité* que l'on vise quand on est en quête de son « identité » : notre identité en ce sens, c'est notre *haecceité*, ce que nous sommes essentiellement et singulièrement et qui, pour cette raison, doit rester identique au travers des changements que nous subissons pour que nous restions la même personne.

Toutefois, le problème philosophique de l'identité personnelle est plus qu'un simple cas particulier du problème de l'identité transtemporelle des choses changeantes. Considérons le cas fictif, mais hautement révélateur, qui fait l'objet du film d'Aki Kaurismäki, *L'Homme sans passé* (2001). Un homme subit une violente agression qui lui fait perdre la mémoire de tout ce qui le concernait : son nom, son histoire, ses amis, son métier, etc. Le film nous montre comment cet homme va entamer une nouvelle vie, acquérir de nouveaux amis, avoir de nouvelles occupations, de nouvelles habitudes, etc., autant de traits dont le film suggère qu'ils sont radicalement autres que ceux qui caractérisaient la personne d'avant l'agression.

Face à la situation dépeinte par ce film, on peut hésiter entre deux descriptions. On peut dire du héros du film qu'il est la même personne, mais que son agression lui a fait changer de personnalité. Mais on peut aussi bien dire qu'après son agression, il est resté le même être humain, génétiquement parlant, mais pas la même personne. Or la différence n'est pas seulement entre deux manières de parler. Dans le premier cas, on tend à identifier la personne que l'on est avec l'être humain que l'on est, de sorte qu'il suffit de rester le même être humain pour rester la même personne. Dans le second cas, au contraire, on dissocie le concept d'être humain et le concept de personne, puisqu'un même être humain peut successivement abriter plusieurs personnes.

Ce qu'il y a donc de spécifique au problème de l'identité personnelle, c'est qu'il enveloppe en réalité deux problèmes distincts, quoiqu'indissociables : celui de la nature de la personne et celui de son identité transtemporelle. Quand on se demande si cette table, qui a subi de nombreuses transformations, est la même table que

- La formation de l'infirmière:
au cœur de la complexité (Yvan Dürrenberger) 217

SOCIÉTÉS, CULTURES ET NATIONS

CHAPITRE 7 : CULTURES ET IDENTITÉS

- Débats sur l'ethnicité (Bernard Formoso) 227
- Nations, ethnies, communautés... (encadré) 238
- Les postcolonial studies. Retour d'empires
(Nicolas Journet) 241
- Les ambiguïtés de la critique postcoloniale
(Entretien avec Jean-Loup Amselle) 250

CHAPITRE 8 : LA NATION COMME CADRE IDENTITAIRE

- La fabrication culturelle des nations européennes
(Anne-Marie Thiesse) 257
- Les historiens face à l'identité nationale
(Entretien avec Gérard Noiriel) 267
- L'identité nationale au crible de l'anthropologie
(Régis Meyran) 271
- Les origines idéologiques du nationalisme
(Christophe Jaffrelot) 277
- La construction des nationalismes (encadré) 284
- Une identité nationale en papier (Catherine Halpern) 287
- Aux États-Unis à l'ère d'Obama:
un racisme sans racistes (Michael Behrent) 293

CHAPITRE 9 : IDENTITÉS ET MONDIALISATION

- Identités culturelles, démocratie et mondialisation
(Entretien avec Michel Wieviorka) 303
- Multiculturalisme : faut-il raser ou exalter
les différences ? (Jérôme Souty) 311

• <u>Les droites extrêmes en Europe: repli(s) identitaire(s) et mondialisation</u> (<i>Régis Meyran</i>)	<u>313</u>
• <u>Les nations face aux diasporas</u> (Entretien avec <i>Dominique Schnapper</i>)	<u>319</u>
• <u>Quand ses diasporas bousculent la Turquie</u> (<i>Riva Kastoryano</i>)	<u>325</u>
• <u>Vers une uniformisation culturelle?</u> (<i>Jean-François Dortier</i>)	<u>333</u>
<u>Bibliographie indicative</u>	<u>339</u>
<u>Index des noms propres</u>	<u>343</u>
<u>Liste des contributeurs</u>	<u>345</u>